

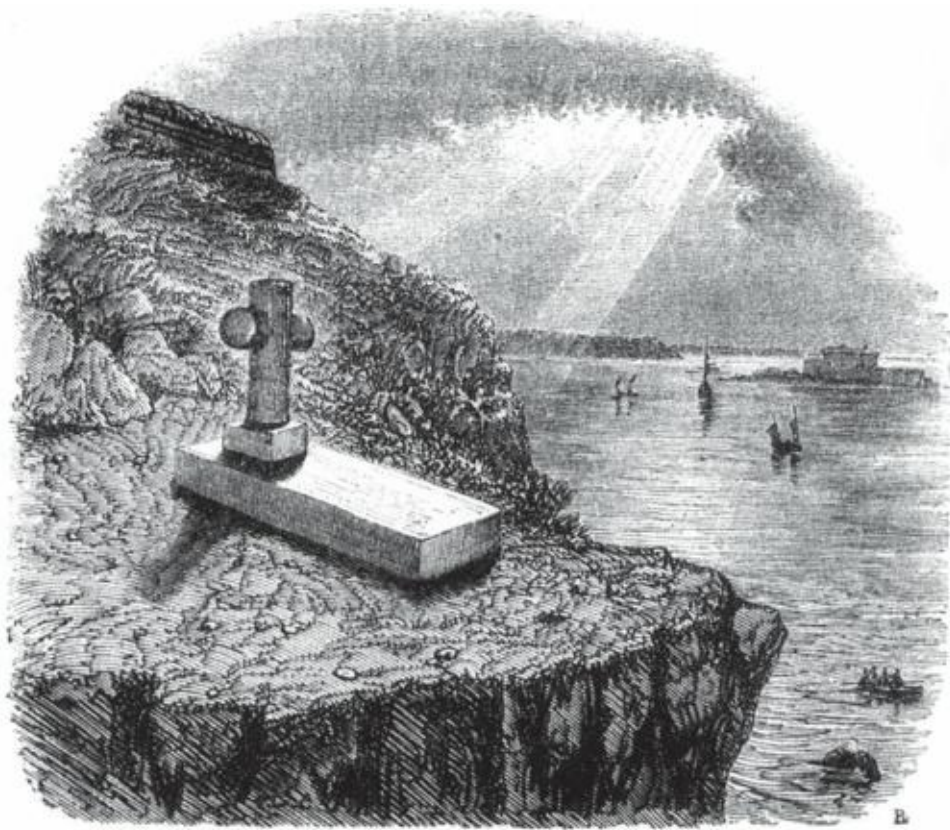
**RÉGIS DEBRAY**

*de l'Académie Goncourt*

**MODERNES  
CATACOMBES**

*nrf*

GALLIMARD



Tombeau de Chateaubriand sur l'île du Grand-Bé  
(*L'illustration*, juillet 1848)

---

RÉGIS DEBRAY  
*de l'Académie Goncourt*

MODERNES  
CATACOMBES

*nrf*

GALLIMARD

---

Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes à qui j'appartenais par la date de ma vie ? Pourquoi ne suis-je pas tombé avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'une catacombe remplie ? Je me décourage de durer.

CHATEAUBRIAND,  
*Mémoires d'outre-tombe.*

---

Parmi toutes les questions aussi saugrenues qu'inévitables auxquelles un écrivain, fût-il d'occasion, se voit tenu de répondre au débotté, la plus cocasse est sans doute « à quoi sert la littérature ? ». Elle m'a toujours laissé sa voix. Servir à quoi ? À décrypter l'actualité ? Les sciences humaines seraient de meilleur recours. À nous expliquer le monde ? Mieux vaut se tourner vers les sciences dures. À redonner de la profondeur au présent ? Les historiens sont mieux placés. À faire parler les morts ? C'est le rôle des quimboiseurs, sorciers et conteurs de la tradition orale grâce à qui il y a, comme dit le proverbe africain, plus de bavards dans les cimetières que dans les salles de classe. Pas plus qu'un chef d'orchestre ne met fin à une guerre de cent ans avec la Neuvième Symphonie — Barenboim lui-même s'en défend — ou qu'un peintre ne change le monde avec une nature morte, admettons gaiement le fait que la lutte avec et pour les mots ne sert pas plus la vérité que la justice. L'empire du Bien aurait même intérêt à s'en passer, tant le roman comme la poésie excellent à brouiller les cartes, et nos certitudes. Ce sont les machines qui servent à quelque chose. Et si la joie silencieuse que procure un ouvrage qu'on peut qualifier de littéraire a une valeur, c'est bien de nous offrir, comme disait Gracq, « un refuge contre tout le machinal du monde ». Les mystérieux et tant vantés « pouvoirs de la littérature » ne seraient-ils pas tout simplement ceux du réveil le matin ? N'est-ce pas le libre jeu d'une écriture à la première personne qui, parfois, nous tire de l'assoupissement grégaire — somnolence intérieure affectant en particulier les énervés et les hyperactifs —, vers quoi nous font glisser les « éléments de langage » droit sortis des gaufriers du jour (politique, morale, économie, publicité) ? Il serait peut-être la seule fonction de quelque utilité imputable au dépaysement affectif, asocial, clandestin, sinon scabreux qui nous saisit dès qu'un message écrit nous communique une émotion indépendante de l'idée ou de l'info par lui véhiculées, assimilable par là même à l'émotion musicale. À quoi tient l'excitant « musique » ? Sans doute à l'impondérable d'un ébranlement sous-cutané. Ce qui, en définitive, fait frontière entre le domaine intellectuel, où le déodorant incite au poncif, où les mots ne touchent aucun système nerveux, et le domaine littéraire, où le corps et le sang d'un auteur font acte de présence, plus qu'une manière de connaître, c'est une manière d'être. L'intellectuel explique, l'écrivain incarne.

C'est de cette souveraine faculté qu'à l'art littéraire de court-circuiter bienséances et partis pris que traitent par divers biais, polémiques ou louangeurs, les articles, préfaces, interventions et conférences rassemblés dans ce recueil. La cueillette n'est pas le fruit du hasard. Pourquoi interpellier ces écrivains-ci plutôt que d'autres ? D'où vient leur air de famille ? Certes pas de leurs idées ou de leurs engagements. En littérature, l'opinion ne fait pas critère. Ni d'on ne sait quelle école ou chapelle. Mais peut-être de l'accolade que fait une même époque, comme une grande ombre projetée sur la nôtre. Si ce dialogue critique porte les marques d'une génération française, française, il témoigne plus sûrement d'une curiosité infinie pour celle qui l'a précédée. Quel autre point commun entre Gary, Gracq, Mauriac, Malraux, Cordier, Sartre... et de Gaulle — pourraient s'ajouter à la liste Aragon, Vailland et d'autres — sinon la guerre de 39-45, qu'ils l'aient faite, pressentie, vue, dirigée ou subie ? La crise générationnelle n'est pas un passe-partout, et toutes les générations se sentent déclassées, mais on admettra que ceux qui ont vécu la débâcle, l'exode, l'Occupation, les camps de prisonniers et les camps de concentration, la Résistance (et la tentative ensuite de remonter la pente à coups de beaux mensonges) forment une classe substantiellement différente. Avoir pu, chance ou malchance, travailler sur le sujet, et creuser l'os humain jusqu'à la moelle ne fait pas de tous ses membres des personnages hors-série, ni ne leur confère automatiquement un magistère intellectuel ou moral. Mais quand on a le sentiment que les années noires sont plus à même que d'autres de faire la lumière sur le plus intime du singe nu, on attend des témoins d'un sombre temps, plus vrai que nature, quelque chose comme un écho, une haleine, un reflet d'incendie. Ce on, soyons clair, c'est nous, le parti des plus de soixante ans. Nous n'avons pas été soldats (sauf, pour quelques-uns d'entre nous, en Algérie), ni connu de désastres collectifs, mais nous sommes encore assez jeunes pour avoir pu monter dans le wagon de queue du train de l'histoire, avec une forte envie : interroger nos aînés, qui, par la force des choses, se tenaient sur les sièges avant. Pour savoir comme

c'était, Goering dans les jardins du Luxembourg et Cocteau dans ceux de l'Institut allemand. La sélection à Do et l'imprimerie clandestine des Lettres françaises. La capsule de cyanure des parachutés de 1942 et la tonte o femmes en 1944. Ceux et celles qui sont nés trop tard pour avoir souffert dans leur chair les tragédies du XX<sup>e</sup> siècle mais encore assez tôt pour vivre à l'ombre du mancenillier, forment une intergénération. Ce n'est pas notre faute si un sentiment saugrenu nous visite plus que de raison : celui du débiteur indélicat qui ne se pardonne pas n'avoir pas payé sa dette. À tort ou à raison, beaucoup ressentent ce qu'il y a d'injuste ou de frivole ou de fallacieux ou d'insipide, bref d'inexcusable dans le fait d'avoir poussé, roses et grassouillets, dans la serre des Trente Glorieuses. On a beau faire des efforts pour se mettre à jour et en conformité avec le dernier cri, on se sent un peu frustré avec le genre d'écriture qui se dit elle-même au lieu de dire le monde, les autoportraits habillés en roman et tant d'autres acrobaties verbales avec filet. Qu'on ne s'étonne pas si ces exilés de l'intérieur se tournent d'instinct vers un passé littéraire qui, pour eux du moins, ne passe pas, vers des fantômes peut-être démodés, mais dont je ne peux m'empêcher de penser qu'ils en savaient sur nous-mêmes plus que nous.

Le simple lecteur que je suis, qui aime vagabonder chez les grands auteurs, a remis depuis longtemps toute ambition théorisante et prétention critique. Je ne puis nier, cela dit, que je me sens lié à eux par un courant souterrain et profond, qu'on aurait pu appeler, jusqu'à ce matin, un caractère national. J'entends par là un monde en voie de disparition, celui des humanités où s'abreuvait la culture générale d'antan, et qui faisait comme un sang commun. Parmi les auteurs qui m'ont interpellé par-dessus les années, comme on se hèle d'un rivage à l'autre quand la brume qui monte va rendre le passage difficile, bien peu ont mis formellement le feu à la lac. Ce sont les plus classiques d'entre nos modernes, et non les plus avant-gardistes. Ils viennent d'un temps d'outre-tombe, d'avant les linguisteries et les sociologismes, où la musique importait, où écrire n'était pas rédiger. Celui qu'a envoyé aux catacombes d'un revers de main, avec La Princesse de Clèves, un young leader devenu président de la République joggant fièrement à Central Park, avec son tee-shirt « New York Police Department ». Celui où la Rue d'Ulm de Charles Péguy et le Sciences-Po d'André Siegfried n'avaient pas encore la business-school en point de mire. Mes haleurs furent ou sont, chacun à sa manière, des héritiers, et ce n'était pas à leurs yeux un gros mot. S'ils n'ont pas eu à composer, adolescents, des milliers de vers latins, comme Rimbaud, ils ont entendu parler, à l'école, des dactyles et des spondées. Ils ont récité sur l'estrade la Tristesse d'Olympio. Ils ont sagement disserté sur les Pensées de Pascal et sur L'Idiot de Dostoïevski. Ils étaient chez eux dans les pages roses du Petit Larousse. Certains en ont gardé l'indélébile estampille du ternaire, du drapé et d'un certain ronflant — par quoi André Breton rejoint Charles de Gaulle. Et tel autodidacte, tel prof d'histoire-géographie. D'autres ont brisé le moule antique avec succès, mais en connaissance de cause. Pour le dire d'un mot : les écrivains de cette espèce fort compromise peuvent s'opposer en tout, mais ils ont en commun de savoir que Chateaubriand a existé, au point, pour l'un d'entre eux, Sartre, d'aller compisser sa tombe au Grand-Bé. Où un jet, aujourd'hui, ne frôlera plus la dalle que par inadvertance, faute de toilettes à proximité. Là, côté miction, c'est la vraie ligne de partage des eaux, entre les derniers des Abencérage et nos premiers Américains. Les temps nouveaux ne sont pas nuls, ils sont autres. Facebook, Google, grandes surfaces, Morituri te saluant. Les hommes de Cro-Magnon, hélas pour eux, ne meurent pas en un clin d'œil. Si j'étais entré plus avant dans le contemporain, j'aurais pris le temps et plaisir à évoquer un Pierre Michon ou un Jean Rouaud, sans oublier un pardon pour ce grand écart, Antoine Blondin et Michel Tournier, et je me suis étendu ailleurs sur le maître de ma jeunesse, Claude Simon. Autant dire qu'il restera aux Indiens survivants, en dehors de mon Panthéon, bien des mots à humer et des corps à flairer.

Nul n'est modeste de naissance. Se réjouir, cela s'apprend. On entre dans le théâtre de la vie en conspuant les comédiens, avec un brin de prétention, parce que siffler, c'est toujours se vanter. On en sort en les applaudissant parce qu'on a eu le temps d'explorer ses limites. Le jeune homme est en colère, le vieux dit merci. Si cette promenade à travers nos lettres modernes ne suit pas strictement l'ordre chronologique des parutions, qu'on ne s'étonne pas de nous la voir commencer par des ingratitude et finir en actions de grâce. Les deux sont d'



---

# COUTEAUX



---

## Sollers, le bel air du temps<sup>1</sup>

*La polémique ad hominem n'est pas mon fort, et on ne doit sortir son canif qu'à la dernière extrémité. Philippe Sollers, écrivain du premier rayon et critique d'exception, ayant tenu des propos fort peu amènes sur mon compte, je crus devoir monter sur mes grands chevaux, cédant ainsi à un malin génie corporatif. Depuis Lutrin de Boileau, la querelle héroïcomique entre gribouilleurs fait partie des rituels du métier. Il va de soi que nous avons repris depuis les meilleures relations. Son talent et sa personne l'exigent. Ainsi va et se perpétue la République des lettres.*

« La médiologie, est-ce bien sérieux ? » demande Philippe Sollers, sans cacher la « commisération » que lui inspire, chez le soussigné, tant de tâtonnante médiocrité, de vie et de pensée. Question cruelle (ça s'appelle *L'Année du Tigre*), de la part d'un as du bref. D'autant que le médiocre a du goût pour le Sollers. Son côté lapin agile, jubilatoire et bon enfant ; la faconde du polisson à sarbacane, plus doué que la moyenne ; la vivacité chuchoteuse et fureteuse, apte à trancher de tout, au culot, généreusement. On n'en a guère, en revanche, pour la querelle d'auteurs, brouhaha volatil et sans âge. Se voler dans les plumes fait partie des divertissements de la vie à la ferme, et nous sommes, vus de loin, la même volaille. De plus, la littérature l'esbroufe (celle à l'estomac tenait encore un peu au ventre) a ses règles du jeu, qu'on n'enfreint pas impunément. Impossible d'argumenter sans aggraver son cas — le balourd s'attirant au finish l'uppercut du danseur sur le ring. Car le bon mot en retour est toujours le meilleur. Tout finir en chansons est plus qu'un art : une stratégie.

Quel labeur résiste aux *lazzi* ? Le romancier de *Notre-Dame de Paris* avait prévu la difficulté dans son fameux *Ceci tuera cela* : « Les petites choses viennent à bout des grandes, une dent triomphe d'une masse, un rat du Nil tue le crocodile » —, et la « petite phrase », la grosse thèse. C'est l'avantage de l'amuseur, dans la foire sur la place : virevolter sans produire ses raisons. On frappe mieux les esprits en deux mots qu'en cent et le *less is more* est la loi de la polémique maximale comme de l'architecture minimale : idéal pour mettre les rieurs et les voyeurs de son côté. Faire long revient à faire le jeu du joueur, mais il se trouve que l'insubmersible bête médiatique intéresse ès qualités le médiologue. Et pas seulement pour son ubiquité dans les canaux et sa *maestria* en cuisine (provoc, zapping, tuning, et toutes les recettes maison). Si l'article défini est permis (« sur le Racine mort, le Campistron pullule »), le Sollers est pour l'historien un cas d'école, c'est notre cas Hockney, si l'on admet que l'un est à la peinture ce que l'autre est à la littérature. Notre *much about nothing* à nous, beaucoup de bruit pour peu de chose. Mais c'est là l'intéressant, justement ! Quoiqu'il soit d'intérêt local et non international (handicap du verbe sur l'image), l'homme de lettres français exige, pour être compris, plus de soins et de mots que le décorateur britannique. L'industrie du génial s'est emparée du dehors de ce dernier, qui s'y est nonchalamment prêté, alors que l'industriel du terroir (sens latin du *sollers*) s'y consacre chaque jour en personne, à compte d'auteur et d'acteur.

Ce qui ajoute au respect professionnel, c'est, au-delà de la compétence technique du communicant, sa représentativité. Sous l'expert, l'étalon, non le mâle dominant, mais le prototype du genre « brillant esprit ». Cet invariant domestique aux patronymes interchangeables est connu sous le terme, classique et non péjoratif, de « bel air ». « Cynique, n'ayant foi qu'en son intérêt, insensible aux valeurs, dispensé de sentiments et coiffé de modes » : ainsi Jean-Paul Aron décrivait-il notre sémillant, dans son ultime revue de

scène parisienne. Mais, outre l'éternel échantillon aux effervescences attendues (le « gendelette ») que Pier Bourdieu, non sans quelque abstraction, — la généralité étant le péché mignon des sociologues —, a ran récemment dans la catégorie « simili et pseudo », cette figure récurrente du paysage parisien présente pour nous un intérêt plus singulier, qu'on dira barométrique. Derrière le microcosme « rive gauche » et la fausse désinvolture, immuable toile de fond, se tient le traceur de l'air du temps, le nôtre en général, qu'on soit provincial ou parigot, moisi ou frais. Mais avec un curseur aussi symptomal, doté d'un tel flair, précurseur d'effet (mieux que visionnaire : prévoyant), le *ad hominem* a au moins cette excuse qu'il peut espérer faire d'une pierre deux coups : l'anatomie d'un petit génie et la physionomie d'un petit temps. Le Sollers : un certain génie du temps, à saisir *in vivo*.

Encore faut-il, pour bien faire, surmonter sa distraction ou sa paresse (« à quoi bon, ça tombe de nos mains »), l'éloignement astronomique des sphères (entre le torche-cul scolaire et le papier glacé esthétique), les planètes tournant dans le système libraire à distance respectueuse), les préjugés ambiants (« le préjugé vertueux sans cesse trouver un homme derrière un auteur. Dans mon cas, il faudra s'habituer au contraire », signale-t-il, bon prince), et la confusion entretenue par une cabriolante frivolité, mais qui n'en est pas une. Car, à lire de près, on découvre vite le pontifiant sous le sautillant. Le ludion du bocal, chansonnier et speedé, nous joue en fait la comédie de la comédie. Car l'incroyant s'y croit, et se croit, dur comme fer, sans sourire un instant de ses propres sourires. Un arlequin est sans mépris pour l'humanité. Or le mépris, c'est le sentiment que le facétieux économise le moins (les fortes natures ne lésinent pas). On se gardera ici de plaider pour notre camp, à savoir cette piétaille de ratés ruminants, jaloux dépités, salariés franchouillards, nationalistes rances, piètres écrivains et républicains lourdauds au milieu de quoi l'étriqué des lieux l'oblige à survivre. Gulliver alerte et lucide. Mais enfin, comment ne pas prendre au sérieux un géant si sérieux, si appliqué dans sa prétention au magistère ? Sans y toucher, ce guérillero du goût est notre vérificateur de poids et mesures.

Passons vite sur l'étalonnage citoyen et la *glisse* comme relation idéale et désormais recommandée aux circonstances. L'actualité est mousseuse, mais porteuse, comme l'eau, la neige, l'air ; et l'adhésion à l'événement, autrefois gluante ou poisseuse, prendra désormais la forme du coulé, du frôlé, de l'enchaîné, sous le modèle onirique et tactile des sports dans le vent — monoski, surf, deltaplane. Ce qui eût été, hier, l'acrobatie, ou périlleux jeté-battu, devient gracieux frôlement de parquet, câlinerie en passant, et la ligne brisée, le slalom d'un pro. Favori de Giscard, invité de Mitterrand, commensal de Chirac, admirateur de Balladur, copain de Jospin : en bonne place, toujours. Jadis, les sectaires de la graphosphère croyaient devoir choisir cette table-ci plutôt que celle-là, un Prince *contre* l'autre. La soif de nouveau fait foin du révolu, et empêche le bristol en vrac et *a priori*, à tu et à toi avec tout ce qui se présente. Accorte disponibilité : majoritaire (si l'on en juge d'après le *Journal de l'année* où vont et viennent Jospin, Sylviane, Védérine, Martine, etc.), dont il convient d'apprécier le subversif (l'ex-commode). Goguenard et mécréant, certes, mais pas au point de se priver. L'époque n'a pas de goût pour les sacrifices, la onzième heure est plus amène. C'est qui conduit l'avant-gardiste soucieux de ne rater aucun train à monter, pour chaque nouveau départ, dans le fourgon de queue. Algérie française en 1960 (quand les tâcherons portaient les valises du FLN), communisme stalinien en 1965 (quand le menu fretin rentrait dans l'opposition au Parti), maoïste ultra en 1970 (l'« Chinois » de la première heure prenant alors leurs distances), on le retrouve néolibéral et proaméricain en 1976 (quand le giscardien commence à taper sur les nerfs), avant de dédicacer cordialement ses chefs d'œuvre au président Mitterrand. Le voilà maintenant avec Cohn-Bendit pour une Europe rieuse et verte (certains en reviennent déjà, mais cela ne se sait pas encore). Toujours dans le mouvement, en somme. Là où les voiles gonflent toutes seules. Là où notre milieu se tient, reprise assurée, risques minimaux. Faire chorus, mais en coda. Avec Dany, notre héros générationnel, le joueur jouait sur du velours, les faiseurs d'opinion lui tressent couronne. On le vit bien quand Chevènement eut le tort de s'attaquer à beaucoup plus fort qu'à lui. Le ressuscité, sorti d'un long sommeil, ne se souvenait pas qu'il est des mots imprononçables : Ét

nation, République — dont la traduction officielle sera désormais « étatismes », « nationalisme », « ringardise ». Il avait oublié que l'officialité s'est réfugiée dans la société civile, que le *Journal officiel* n'est plus qu'un samizdat sans le prestige, et qu'il revient au « premier pouvoir », le seul qui n'ait aucun contre-pouvoir à craindre, de définir la vérité des choses et des noms. Qui a le droit de titrailler a le dernier mot, qui a le dernier mot, par position ou statut, a pouvoir régalien. Le Sollers a mis la touche finale à cette lapidation mimétique de notre inconscient ministre, mais un ton au-dessus. Au centre, mais avec insolence réception cinq sur cinq. Donner du panache aux moutons : le vieil emploi des littérateurs, ces rossignols de grégaire. Dangereux, pour un dissident, d'être toujours *in*, les stridences de l'*out* en prime ? Le suiviste de casse-cou ? Panurge aventurier ? En période d'amnésie, le comique de répétition n'est plus rédhibitoire. Le parterre peut prendre de bonne foi un suradapté pour un dandy.

Glissons nous-même sur ces poncifs, aussi fastidieux qu'inessentiels. Notre champion en aurait autant au service du pitoyable (pour être passé lui-même « de Guevara à de Gaulle »). Chacun sait que la géométrie intellectuelle n'aura guère brillé en ce siècle par le discernement (deux tests infallibles pour évaluer la justesse d'un projet de loi : si le Sénat est contre, et l'intelligentsia aussi, on peut y aller gaiement). D'où l'habitude avec l'âge et les coups, de mettre la sourdine, soupeser les attendus, comparer les inconvénients, avant de risquer un parti pris. Le Sollers, infatigable jouvenceau, continue de dégainer illico et repart, flamberge à vent, sans regarder une fois par-dessus son épaule. Certains font la pause entre deux coups de sifflet. Pas lui.

Musique ! Musique ! Notre homme est le premier à ricaner de ses pitreries, à se parodier, à en rajouter un clin d'œil et sourire en coin. L'époque change de chemise, lui aussi, quelle importance ? Laissons l'écume aux cuistres et aux idéologues. Ce qui compte, et a bon dos, c'est l'écriture. On l'y croit au comble de l'audace. Il y poursuit la sage aventure d'un bourgeois séculaire. Il s'imagine incarner *la* littérature, convaincu d'en avoir le monopole, qui tient l'affiche tient la corde. Il prolonge *une* littérature. Rien là que de normal, chacun a sa filière. Nous relayons tous un long cortège d'errants, une théorie séculaire d'authentiques faussaires et d'audacieux suiveurs qui ont cru dire le vrai, sincèrement, dans une juste colère. D'où l'intérêt, de loin et de loin, de relire *nos* bourdes, de revoir *nos* vies antérieures, pour ne pas rechuter dans *nos* panneaux. Tant qu'ils croient vedettes américaines qui font les doublures dans une tournée Baret. C'est notre lot commun. Reste à choisir sa chambre d'écho. Nos devanciers sont d'ordinaire ceux dont nous mettons un point d'honneur à nous distinguer, car la meilleure façon d'hériter est encore de renier. Les Sollers aînés étaient à la droite de la droite. Le cadet ne parlait-il pas récemment de la France avec la même voix que les maurrassiens d'antan de l'anti-France ? Même frappe, même retape. Le Rebatet des *Décombres* se disait lui aussi « wagnérien nietzschéen, anticlérical ». Il ajoutait : « antisémite », ce qui ne se dit plus. Convenances. Le vent d'Amérique a remplacé le vent d'Allemagne ; la cause a changé, et le système des forces ; pas les métaphores, ni l'amour du plus fort. La notation ordurière, pour blesser, et de hautaines cautions, pour snober. La ligne « pour aller haut par le bas ». Brasillach, Massis, Céline se sentaient, eux aussi, persécutés par le moisi, le ranci, le borné. Drieu avait même pour ennemis personnels les buveurs de Pernod, les joueurs de belote et les pêcheurs à la ligne obèses. En 1939, l'air vif de la campagne devait régénérer la capitale de la « démocrasouille ». En 1999, l'air vif de la capitale doit régénérer nos « paysans croupis ». Inversion des signes, même algèbre ; le crado du propre, le moche et le chic ont échangé leur place. Il n'y a que le prof qui n'en a pas changé. Lui, c'est un repoussoir héréditaire, une valeur sûre. Il est un trait immanquable qui distingue droite et gauche, en de même du mépris consubstantiel pour le minus et le crevard, le fatigué et le taré, et c'est l'allure physique imputée au moral. Le faciès pour stigmaté. Le corps pour destin. C'est le pli de famille. La grâce innée. L'origine déniée qui vous rattrape par le paletot. Le dédain de la souffrance sociale, le Sollers n'en fait pas comme d'autres une économie politique ou un programme de gouvernement ; l'écrivain vit sa vie et ce n'est pas des autres au singulier ; le coup d'œil suffit. Le nez crochu, la bosse dans le dos, le pied-bot, le cheveu gras, le zézaiement : son compère Jean-Edern Hallier avait exploité non sans succès cette veine dynastique, avec l'

alibis du contestataire soixante-huitard. Ç'aura été une propriété du gauchisme, trop peu saluée, que ~~recycler les réflexes de l'extrême droite la plus gominée dans les circuits de la contre-culture la plus~~ décoiffante. Le drapeau rouge envolé, restent les tics. Quand on lit au détour de *Casanova* : « C'est pour les universitaires médiocres, on ne voudrait pas les avoir comme partenaires dans une orgie, *il suffit de regarder leur allure* », on retrouve sa lignée, son terroir. Là où l'universitaire et le médiocre s'accouplent, de toute éternité. Sang pauvre, malingre, mal fagoté, blafard, bigleux et pour sûr aigri : physionomie statutaire, « *il suffit de regarder* ». On aura garde de confondre le crack et le voyou de la famille, mais l'air de famille stipule, outre la laideur méchamment croquée, le sarcasme au diplômé, à l'agrégé, à la sacristie sorbonnarde, au régent de collègue. Et tant pis pour Lévi-Strauss, Derrida ou Deguy. Pour Mallarmé, prof d'anglais, ou Julien Gracq, prof d'histoire-géo. La haine du grand littéraire pour le petit professeur, c'est une rhétorique immémoriale : Barrès, Drieu, Montherlant, pour s'en tenir aux meilleurs, en ont fait ritournelle. Paul Bourget et René Doumic aussi. Jacques Laurent, écrivain juteux et sans frime, largua après guerre un pamphlet intitulé *Jean-Paul*. Sartre y était déjà condamné pour dogmatisme et lourdeur d'écriture, au nom des valeurs de légèreté, de sensibilité et d'irrespect, bien sûr. Le franc-tireur contre l'institution. Le Sollers refait le coup au Bourdieu, mot pour mot. Sans citer les Hussards, qui avaient le mérite, eux, de se rendre vraiment antipathiques et franchement minoritaires. On ne plagie personne. La haine de l'école et le dégoût des pedzouilles, c'est un *topos* de caste et de classe, insistant comme un lapsus. L'anti-intellectualisme de nos petits maîtres fait la paire, inusable tandem, avec le mépris du populacier et du jacobin, du vulgaire et de l'ordinaire — en particulier du « peuple le plus abominable de tous, le français » (Voltaire, notre auteur connaît). La racaille, ce ne sont plus les harengères, les crocheteurs, les manants, mais « les commerçants, les fonctionnaires, les policiers », abjecte trinité qui hante l'artiste isolé en proie à la hargne d'un peuple dont on se demande, comme tous ses prédécesseurs depuis quatre ou cinq siècles, « s'il est bête parce qu'il est méchant ou s'il est méchant parce qu'il est bête ».

À chaque couche sociale sa démagogie ; à chaque démagogie, sa demande sociale. Sur un marché assés encombré s'esquisse ainsi, à traits vifs et secs, champagne, très « souper aux chandelles », un poujadisme à l'envers. Le poujadisme des nantis, non des rustres. Légitime et légitimante opération qui apporte aux acheteurs de livres d'art, aux collectionneurs, aux gens de goût, ce qu'ils sont en droit d'attendre de leurs auteurs préférés : la confirmation qu'ils sont eux-mêmes d'une autre essence, évidemment supérieure à la nôtre. Ainsi la dérision populiste des élites se voit-elle opposer son double exact, la dérision élitiste de la classe populaire. Ce faisant, le Sollers se croit sulfureux, encombrant, voire original. Oubliant que l'insolence des riches est une vertu socialement bien rémunérée — et de tout repos. L'innovation c'est le cumul chronologique des morgues. À l'acquis patrimonial — la haine des arts libéraux pour le matériel, du château pour l'école primaire, du gandin pour les pions, du bourgeois pour le bouseux, de l'héritier pour le boursier — le néo ajoute le mépris du nomade branché réseaux pour le goitreux des Alpes, et du yuppie pour le scrogneugneu. Dans le tableau à deux colonnes, chaque époque coche les cases avec les mots du jour. Cette physique sociale, et sa fantasmagorie en partie double, a dix générations de réflexes en dépôt-garanti. Le talent consiste à faire danser la bourrée (deux temps, simplet) sur un rythme de menuet (trois temps, coquin et vif). Détesterait-il autant la sociologie, le Sollers, s'il n'était aussi médullairement socialisé ? Autant la nation et ses traditions, s'il n'était aussi compulsivement national et traditionaliste, criblé de rengaines et de stéréotypes ?

Et serait-il, à l'inverse, aussi soucieux de déranger et de détonner s'il n'était aussi parfaitement dans le ton ? Déflager, désintégrer les préjugés serait son rocher, son mandat, sa distinction. Ne devrait-on pas plutôt lui décerner la palme quasi académique de l'*intégrateur* méritant — à la nouvelle règle du jeu qui en retour l'accrédite ? À l'air porteur : néopragmatisme, danse du marché, *anything goes*, jeux de langage, vérité égale, dogme, communication en place de connaissance, profs déqualifiés, école disqualifiée, l'enfant au centre, pl

d'exigences, des aménités, à bas l'ennui, droits toujours, devoirs jamais, et à mort les archaïsmes, rébarba  
l'archaïsme, innovez, amusez, vendez, il en restera toujours quelque chose. La vraie vie, enfin. Rose au  
lutins, grise aux grincheux. (Lesquels ne demandent qu'une chose, au fond : appeler un chat un chat, la fête  
des individus une débâcle des personnes, et des peuples, et cette décoiffante modernisation, une Restauration  
bon genre.) « Le social » dégoûte le Sollers (vieux refrain que rien ne démode, heureusement). Et  
littérature, il est vrai, n'a de comptes à rendre à personne, sinon à elle-même, le bon plaisir du créateur  
faisant loi. Soit. Il n'en reste pas moins que la fonction sociale du littéraire à succès (qui n'est pas  
première, ni la seule, par chance) est d'exprimer à la cantonade (sous forme de boutades, incises, historiette  
jeux de mots) l'inconscient refoulé de la bonne société. À savoir : plus de profs, des moniteurs. Et, l'école  
finie, des saltimbanques pour boucher les trous dans l'âme. La Culture subventionnera, puis le mécène  
prendra le relais. Comme en Amérique. La vie en rose, allègre et XXI<sup>e</sup> siècle. Le Sollers y pousse bravement  
mais on y allait tout droit.

Il faut se méfier de ses rognons, quand on vieillit. Le désir de nuire pousse à mettre le disque, suivant  
pente du moindre effort. L'âge colle un masque de théâtre sur le visage des écrivains publics, qui bientôt  
parle à leur place. Et c'est un automate à saccades, comme le canard sur ressorts qu'inventa Vaucanson au  
XVIII<sup>e</sup>, qui se met à danser la gigue sous nos yeux, à la demande. L'envie de toujours chevaucher la vague  
capter le scandale qui passe, l'auteur en vogue, la rumeur reconduit aussitôt à sa petite manie le branché au  
aguets. Celui-ci ne devrait pas trop demander qu'on le lise et relise, tant la première impression, avec lui, est  
toujours la meilleure. Il s'est bricolé avec trois fois rien un petit système portatif, qui, d'organique, est  
devenu machinal à la longue, théâtre d'ombres programmées où n'importe qui — peintre, cavalier ou  
musicien — peut venir se faufiler en faire-valoir passe-partout. Ce script increvable met en scène le vif contre  
le mort, l'original contre la copie, l'exil intérieur contre la Sécurité sociale. Côté cour, les risque-tout  
subversifs et marginaux, les grands isolés, surveillés de partout, les inclassables qui paient comptant (la liberté  
coûte cher). Côté jardin, les officiels, les assis, les puritains, les classés/classeurs. Côté vie, l'art qui brave tout  
les interdits ; côté mort, les clergés censeurs. Les libertaires contre les dévots (la pruderie laïcarde des ma  
baisants, la scolarité trouillardes du XIX<sup>e</sup>). Ceux qui s'impliquent personnellement dans leur chair, et, en face  
ceux qui se contentent de tartiner sur, ou de bavarder autour. Ceux qui fulgurent et ceux qui ratiocinent. Les  
demi-dieux et les semi-cloportes. Le Sollers depuis longtemps ne parle plus en son nom, mais au nom de  
crucifiés de l'art, qui nous donnent de l'air à titre posthume. Casanova ? « Simple, direct, courageux, cultivé  
séduisant, drôle. Un philosophe en action. » Pour ceux qui n'ont pas compris, la photo de l'auteur est  
quatrième de couverture. Le roi Voltaire ? « Quel roman fabuleux, risqué, sinueux, nerveux. » Le roi Solle  
en essuie une larme. Les grands critiques (on pense à Sartre) se coulent dans les autres ; ils tempèrent  
projection par l'abnégation ; le vaniteux les moule carrément sur son moi. Chaque piédestal, c'est sa statue  
vivante, à chaque chronique refondue. Non que les génies lui aient donné mandat de faire leurs commissions  
auprès des clampins ; foin des vieilles médiations de politesse ; le Sollers nous raconte en direct ce qu'on voit  
quand on est soi-même, rue Sébastien-Bottin, entre un plateau télé et un souper chez Crésus — Kafka  
Artaud, Sade, Genet, Claudel, Joyce, Ezra Pound. Au moins, avec lui, c'est gratis : les avantages du  
surhumain sans les inconvénients. Le signataire n'est pas un familier de l'Olympe, mais il incline à croire  
sans pour autant faire sienne la Rédemption chrétienne par la douleur, que tous ces demi-dieux n'ont pas pu  
souffert avant de gagner les hauteurs. Qu'il y a sous ces œuvres-là, de la prison, de l'exil, de l'opprobre, de  
persécution, de l'angoisse, du sang. Et la douleur, qu'est-ce qu'il en fait, le Sollers ? Et la disgrâce ? Et  
dénouement ? Il en fait du plaisir, soit. Mais du plaisir *illico*, sans marchandage, sans monnayage, de l'aérien  
du *pizzicato*, de la dentelle sans coup férir ? Il n'est pas sûr que Nietzsche acquiesce, mais on trouvera une  
citation.

Comment s'imposer, quand on n'a ni divisions ni dollars ? Par les mots et par les mythes. Férule du gran

genre, magistère sans réplique. Certains scribes, hier, incarnaient le juste, le bien, en sorte qu'on ne pouvait leur faire une remarque de grammaire sans gifler les millions de martyrs qui parlaient par leur bouche. Passés les temps de l'intimidation par la misère, voici la terreur par le style : c'est qu'on régente aussi bien par l'immoralisme. Sur le Camus mort, le Sollers pullule ? Au racisme de la belle âme, qui dérivait d'une supériorité morale par délégation, succède, quand les temps se croient incroyables, le racisme du bel esprit dérivant d'une supériorité esthétique par transmission à distance. On a les papes qu'on mérite, même si les mystères de l'autorité restent affaire de foi, aujourd'hui comme hier. La divine Providence, c'est Dieu gouvernant la Création, mais on peut la fléchir. Le Sollers ventriloque, c'est la Création gouvernant les hommes, par son bras séculier, et ses arrêts sont inflexibles. Sans rire.

Non, il ne faut pas en rire. Car il y a du désespoir chez ce pas-dupe. Vivre au champagne, faire des bulls ne l'abuse qu'à moitié. Effets d'annonce, rideau de fumée. Moins on porte de musique en soi, plus on cherche à faire du bruit. L'occupation du terrain médiatique lui donne une grande présence, mais l'œuvre où est-elle passée ? Des livres en série, qui ne sont plus des livres ; des articles bien troussés — à moi Bossuet, à moi saint Augustin, à moi Mallarmé —, mais savoir parler de la littérature (ce qu'il fait avec talent) n'est pas exactement faire œuvre de créateur. Au départ, on avait une grande ambition, et des moyens. À l'arrivée, satisfait d'éblouir, on a une forte position, et les médias. Alors, pour sauver la face, on endosse les haillons du paria, du bâillonné, ne devant sa survie qu'à sa vaillance. Trait d'époque : le séditieux *up to date* est couronné, encensé, choyé, invité, affiché, enregistré (les producteurs de radio-télévision ne distinguent-ils pas entre eux les 26 et 52 minutes, le magnétique et le celluloïd, le avec ou sans Sollers ?). L'importance sociale, c'est la petite monnaie de l'absolu, le prix de consolation. Pour absoudre l'abdication, on pathétise son rôle. On se valorise. On rêve aux temps héroïques où Arouet se voyait rossé, exilé, humilié, embastillé. Lettres et cachet ? Bretteurs à gages ? Bastonnades en public ? Autodafés ? Hélas : le métier des lettres s'est beaucoup adouci, à Paris. Impunité garantie. Quarante ans sans dételer, quadrillage assuré. Boulanger à son pétrin, berger à son troupeau, toujours au four et au moulin. C'est d'ailleurs le meilleur côté du Sollers, cette assiduité. Une clientèle d'auteurs fidèles, et des meilleurs — avantage d'une longue baronnie. Plusieurs juridictions en une : le choix privé des petits nouveaux, comme éditeur, et l'exaltation publique des grands ancêtres, comme éditorialiste. Grands auteurs, grands journaux, grands pays d'adoption, du grand toujours (la contagion des références). Aller là où ça pèse et où ça se voit. Fuir le marginal, le sans-grade. Éviter, dans le traintrain du forum, les sujets qui brouillent pour de bon, les querelles à risques (Palestine, Israël, francophonie), s'en tenir à des héroïsmes consensuels (sauver Sade, Rushdie, et Houellebecq). Additionner les publics opposés, le b-a-ba du commerce, n'empêchant pas, honneur au kamikaze, de braver l'omniprésente oppression saint-sulpicienne, en brandissant le préservatif contre la chape de bigoterie qui pèse sur l'époque (écrasons l'infâme). En gestion de carrière donc, 20 sur 20. La preuve : excellent à l'oral, de plus en plus télégénique avec les ans, et de plus en plus médiocre à l'écrit, bâclé, banal, survolant. C'est que, pour le public, l'image conduit au livre, non l'inverse ; les prestiges du livre s'étiolent, et l'image décide. Peu importe le texte pourvu que l'auteur en parle bien. Le hâbleur a compris, dans la foulée de mai 1968, avec vingt ans d'avance sur le gros de la troupe, qu'un écrivain qui compte serait désormais un personnage public et qu'un homme public ne se juge pas seulement à ses actions, pas plus que l'écrivain à ses écrits, mais à l'image et au spectacle qu'il donnera de lui-même. D'où suivait une nouvelle hiérarchie des urgences : se faire vite une tête, un look en logo, et des amis. Flatter les mieux placés, un copain dans chaque case du jeu de l'oiseau. Esquiver les culs-de-sac. L'Académie française ? On laisse aux gagne-petit de la respectabilité, tout en étant surveillant de près. Sacrifier l'ouvrage au personnage, la mise sur la mire. Le bon choix. L'ancienne légitimité partant en quenouille, plus rien à attendre des « exténuations académiques », des « morosités scolaires ». La réussite dès lors, c'était marier l'incorporation au marketing attrape-tout avec le sombre et solitaire destin du libertain irréconcilié — disons, le tirage au sort du Loto, *La Société du spectacle* sur le cœur, en pare-balle.

Prémonition stratégique, c'est devenu l'orthodoxie. « Lâchez tout » — et ne perdez rien. La position Saint-Beuve plus l'aura Baudelaire : cette combinaison de rêve rendait jadis schizophrènes beaucoup d'auteurs avides de faire florès. L'addition écran/écrit et la une en affermage ont résolu l'antinomie. La meilleure façon de se protéger du bavardage social, dit le Sollers, c'est d'y participer à tout propos. Et derrière ce bouclier de paillettes, approfondir sa différence. Comme Mercure en Sosie, le poète irrécupérable désinforme et, pour sauver sa liberté intérieure, se déguise en anchorman. *Se non è vero, è bene trovato*. Entre s'exhiber pour mieux se cacher et s'exhiber pour mieux se vendre, quel dieu, même exhibitionniste, verrait la différence ?

Faire carrière dans les lettres n'a rien de honteux. C'est plus plaisant que dans la police nationale, la voirie parisienne, ou l'éducation, et finalement aussi utile à la société. Le métier a, comme tous, ses rites de passage, ses codes, signes et insignes. La concurrence y est rude, les embûches nombreuses. On ne respecte pas dans cette profession la loi des trente-cinq heures, que l'inspection du travail nous pardonne. L'institution littéraire nous devons y veiller tout autant qu'à nos institutions parlementaire, syndicale, judiciaire, médicale, scolaire, journalistique et autres, et d'autant plus si l'on veut aller contre. L'homme en général est un être d'institution (sans quoi il redevient l'animal qu'il est d'instinct, nonchalant, précaire, féroce, finalement non viable), l'homme de lettres en particulier. Celui-là compte au nombre des féodaux qui font tourner la machine. Ses états de service le lui permettent : il n'a pas avancé au tour de bête. Il abat du boulot, le notable : manuscrits, entrevues, corrections, conseils, délibérations, recorections, relectures, premières épreuves. N'importe qui ne peut pas devenir un bon auteur, un bon baron, un bon patron en tirant du matin au soir sur son fume-cigarette et en se regardant dans la glace du soir au matin, au bar du Pont-Royal. Il faut un certain altruisme. Ce point est acquis. Le nouveau, et qui fait norme à présent, c'est l'obligation où se trouve quiconque veut faire un grand métier, grande surface et grand réseau (on chasse en meute pour échapper aux chasseurs et aux meutes), de vitupérer la trivialité des meutes, du métier, et des supermarchés. Quiconque est au quartier général, et général soi-même, de crier chaque matin « feu sur le quartier général ». L'obligation faite au journaliste politiquement correct, ici incarné d'une façon qui eût ravi Hippolyte Taine et son « race-milieu-moment », de moquer en exergue le *politically correct*. Au récupérateur récupéré (comme il est peut-être bien de l'être), de plaider à cor et à cri pour l'anormal et le sauvage. C'est ainsi que l'éditorialiste labélisé du quotidien labélisant *Le Monde*, le conseiller régnant de l'éditeur institutionnel Gallimard, siégeant dans les meilleurs comités, commissions, et hauts conseils, doit impérativement camper en homme traqué, rasant les murs au crépuscule pour échapper à tous les pouvoirs, institutionnels, clergés, polices, censures, etc. L'absolue bien-pensance (comme on dit « l'oreille absolue ») doit se monter au coup en s'identifiant à des vies à haut risque, pleines d'intensités fatales. Ce dont le Sollers fera trace est l'impérieuse invention du jour : le *conformisme transgressif*. Conquérir et exercer le pouvoir en vitupérant le pouvoir ; se livrer à la publicité marchande en attaquant la marchandise publicitaire ; promouvoir le nouvel ordre moral contre l'ordre et la morale. Ces parodies à contre-emploi font régner à la longue une dégoûtante, nauséuse sensation qui donne au fond de l'air son odeur *sui generis*. Traduction : « Dans la société aboie, l'écrivain passe » — comme le note sans fausse modestie notre réglementaire, entre deux aboiements et trois raouts.

Proust aussi, dira-t-on, faisait une grande consommation de Bottin mondain ; mais sans publier ses carnets de bal. Il ne mettait pas de majuscule à social. Il travaillait la chose par le menu, sans assener au lecteur des entités grosses comme des dents creuses. À la ligne, le Spectacle. Le Social. Le Pouvoir. La Technique. Le Sollers aime ces points d'orgue majestueux pour clore un paragraphe. Cela classe. Cela claque. Quand on ne comprend pas au juste de quoi on parle, mettre une majuscule, et appeler Heidegger, Hölderlin ou Nietzsche. Les Penseurs. Verticalités vertigineuses : la foudre. Le verbe penser, le Sollers n'en a cure, a un complément d'objet, des subordonnées, un contexte. La citation ne suffit pas, ni la hauteur majusculaire. Il faut confronter, examiner, ressasser, revenir. Les lambins de la connaissance savent cela. Peut-être pas tous les

journalistes ; ce sont gens pressés, fixés à la proue et hors d'état de faire retour ; des zappeurs par défaut qu'un « Relisons *Être et Temps*, livre capital pour le XX<sup>e</sup> siècle » — injonction faite au débotté, et hop ! tourne — peut laisser bouche bée. À chaque milieu ses pontifes. On comprend que le Sollers dédaigne les universitaires (on aime qui vous aime, et qui raffole du journalisme a les journaux pour lui). Le ton grand seigneur n'épate guère les p'tits profs. Sur les sublimités métaphysiques qui font garniture au Sollers, ils ont eu le temps de se faire un p'tit avis (la Technique, par exemple, Heidegger, la grosse voix, le *Gestell*, bon bon. Hélas, ils ont aussi lu, là-dessus, Leroi-Gourhan, Simondon, Dagognet, Stiegler. Alors, le roulement de tambour...). Mais ce qu'atteste ce cas, plus révélateur que d'autres, ne serait-ce pas finalement le manque d'imagination de nos préposés à l'imaginaire ? Nous avons en partage une France littéraire où l'auteur cherche plus à dépayser par le récit, mais par la référence, où le mignard doit faire pénitence dans le présocratique, et le surf se vendre sous l'étiquette « plongée ». Pataphysique de contrefaçon comme politique de contrebande, pour marquer le territoire, reproduire chefferie et mots de passe, lever cotisation. Faire parti — comme Mme Verdurin s'ingéniait à « faire clan ». Entre la matité littéraire de nos milieux politiques et le retournement politique de nos milieux littéraires, n'y aurait-il pas vases communicants ? Pas assez d'idées chez nos gérants et trop de gestion chez nos sorciers ?

Domage. Le Sollers avait tout pour devenir un vrai bon, et non le faux grand qu'il a mis en circulation sous le masque. Que lui a-t-il manqué ? De savoir se quitter à temps, sans doute. Et de nous rendre à nos insignifiances : les altiers pour de bon ne secouent pas chaque semaine la poussière de leurs chausses. Ils coupent, indifférents et droit au but. Est-il trop tard ? Espérons que non. Mais alors, il lui faudrait décrocher vite. Ne plus être dans le coup, rendre son tablier — d'anémomètre à rotation —, et plonger pour de bon. Passer du direct au différé, du numéro gagnant d'avance au pari à risque. Les vrais pétards, qui ne le répètent sont à retardement. Et peu importe la rose des vents.

Se quitter ? Se laisser habiter par plus grand que soi. Rencontrer des orages qui démâtent, des causes qui emportent, déportent au loin (en avant, en arrière, peu importe). L'inhumain a un peu trop préservé nos élégants : bonheur et malheur d'une génération de paix. Et qui superpose naïvement sa crème à la pâte, son présent à notre passé. Le XVIII<sup>e</sup> de l'esprit fort, par exemple, est postiche comme un âge d'or, sa légèreté toute alourdie de lieux communs. Volatilisés, les carnages — guerres de succession et guerre de Sept Ans, les naïvetés, les égouts, les dégoûts, et surtout le dénouement. Idylle bien fade. Le parfumé Fragonard et *Les Hasards heureux de l'escarpolette* cachent ici Watteau, qui, lui, a du musc parce que, outre les fêtes galantes, a gravé et peint la guerre. Envolé Rousseau, rien que cela. Le Sollers répète Hemingway, à juste titre : « Il ne reste que la beauté, transmise par des artistes. » D'où ne se conclut pas que la beauté naît de la beauté, l'art du musée, et la littérature, de la fréquentation des bons auteurs. Et si la beauté avait besoin de laideur, si elle n'était elle-même qu'une laideur traversée, travaillée, sublimée ? Et si l'art d'Hemingway avait été les obus de la Piave, les mois d'hôpital, la terre d'Espagne, la guerre aux Antilles, et les divorces, et les fiascos ? Et si la littérature venait en plus, comme la fleur à la jeunesse, récompenser ceux qui ne pensaient pas seulement à la littérature ? La petite monnaie, sur l'instant, des valeurs, lesquelles se racornissent sur le tard, nous laissant un dédommagement de grandes œuvres ? Les Sollers n'ont jamais senti sur eux le mufle de la bête, l'haleine lourde et brûlante de l'animal collectif. De n'être jamais rentré dans une grosse bagarre leur donne cette prestesse, cette alacrité, cet air dégagé et nerveux qui aident à se maintenir en vie, ou à faire semblant. Les grandes infusions de sens exigent plus d'âcreté. Des combats un peu plus désespérés. Se croiser pour un principe de plaisir ? Mais c'est, en société de consommation et de communication, la vulgate officielle. Notre quotidien devoir. Nos affiches, nos pages de pub. Qu'est-ce qui n'est pas référé aujourd'hui, pour conjurer nos peurs, à l'ordre du plaisir ? Sexe sur ordonnance, *infofun*, et jusqu'à l'éducation qui se veut désormais divertissement... Vaut-il vraiment la peine de revendre cette camelote en diamant ?

L'air du temps pousse la barque du talent. Et qu'en reste-t-il à la fin quand le vent retombe ou tourne



On peut être un type bien sous tous rapports et un écrivain exécrationnel, et un salaud peut faire un écrivain considérable ? Le Sollers n'est pas un méchant bougre, mais enfin, le problème n'est pas, n'a jamais été typique bien ou pas bien, ce catéchisme-ci ou celui-là. D'accord : on peut vivre souverainement et profondément sans et hors l'Histoire. Ce qui importe, c'est la fibre, et le voltage du courant qui passe ou non dans les fibres. Électricité spirituelle ou temporelle. Sur la terre comme au ciel rien de grand ne se fait sans mystique, et les petites passions font rarement de grandes œuvres. Faire entendre une voix, c'est plus que faire écouter des notes. Et la voix suppose un souffle, que la virtuosité ne remplace pas. Un souffle, ou une affaire, au sens de Hugo (« J'ai eu deux affaires dans ma vie : Paris et l'Océan »). Ou bien au sens Calas, Dreyfus, ou Chatilain. Une vraie ténacité, une lame de fond. Voltaire s'est quitté pour l'affaire Calas. Claudel, pour Dieu. Bernanos, pour le peuple. Péguy, pour la France. Genet, pour l'insoumission. Artaud, pour la folie. Et les Sollers, pour qui, pour quoi ? C'était quoi leur affaire, à ces jolis messieurs, demandera-t-on peut-être dans cent ans ? Le luth, les dés, la bagatelle ? La carrosserie est là. Et le moteur ? Ils auront beau convoquer dans le dare à la Fenice le divin Mozart et Zarathoustra qui danse entre les étoiles — pour ajouter du profond au carnaval —, ça ne donnera pas vraiment le change. Ou pas longtemps. Disons : dans les limites des complaisances disponibles. Il est vrai qu'elles sont, pour les scandaleux sans danger, les danseuses du système pratiquement illimitées.

Ce qui est moins divertissant, c'est quand notre diabolin, dans le dernier numéro des *Temps modernes* avec une légèreté légère (pas mozartienne, pas vénitienne, etc.), d'un chausson négligent, fait passer à la trappe Bernanos et Péguy. Hommes de droite ? L'un, oui ; l'autre, non. Et après ? Ils ne sont pas précisément de notre boutique, socialo et athée, mais enfin, voir un Sollers demander à un Péguy ses papiers d'identité — moisi, celui-là, un peu, beaucoup, pas du tout ? — ôte l'envie de se gondoler. Un maître de ballet le prend de haut avec des maîtres de vie. Une pile Mazda juge des centrales électriques. Des hommes qui n'ont pas eu la vie facile et qui ne se sont pas choisis des proies faciles, qui ont sacrifié la petite colère à la grande — et qui en sont morts, à la fin... Ici, le pékin se rembrunit et dit au faiseur de pointes : halte-là, Monsieur ! Restez sur le seuil. On ne danse plus le cotillon à l'étage du dessus. Ou alors, tirez votre chapeau de paille avant de faire du bruit avec la bouche.

---

1. *Marianne*, 5-11 avril 1999.

---

## Si loin de Foucault<sup>1</sup>

*Le vingtième anniversaire de la mort de Michel Foucault fut marqué par d'innombrables panégyriques d'émouvantes cérémonies. Un magazine unanimiste qui recensait « les enfants de Michel Foucault » eut malencontreuse idée de m'interroger à ce propos. Réponse intégrale, et vent debout, publiée en revue.*

Malgré l'admiration qu'inspirent ses engagements et ses années de travail « sur le sujet » à la sal Labrouste, à la BN, je ne saurais sans tricher compter l'immense philosophe au nombre de mes géniteurs (pourtant pléthoriques). La relecture des quatre volumes posthumes de ses *Dits et écrits* (Gallimard, 1994) achevé de m'en convaincre : notre grain de sable relève d'une tout autre chimie que cet Himalaya. « Autre temps, autres phrases, disait Flaubert — chaque siècle a son encre. » En dépit des fumées d'encens, le nôtre n'écrit plus sur la même page. Mais comment ne pas s'intéresser à la concélébration nationale — droite gauche en communion — du « héros des campus américains », du « prophète des radicalités contemporaines », de « l'homme de toutes les ruptures » ? Le passage d'un culte de dulie à un culte de latrines ou des rituels universitaires — les colloques d'hommages attendus et attendris des élèves, amis, coauteurs, confrères, avec serments de fidélité, écoute recueillie des paroles d'outre-tombe et exécution conjuratoire des infidèles — aux hommages émanant de toutes nos autorités morales, artistiques et médiatiques, constitue un sujet médiologique de plein droit. Le devenir-icône d'un auteur fait partie du devenir-force des idées, et rien de ce qui fait culte ne nous est étranger.

Rendons d'abord au contempteur des gémissements humanistes ses durables mérites, qui feraient de nous, tout prendre, des petits-cousins indignes.

Nous allons nous aussi, les médiologues, chercher la pensée en dehors des penseurs professionnels et des héros de l'histoire intellectuelle, mais sans nous référer au sujet parlant et écrivant, fût-il anonyme et populaire. Pour nous, les objets pensent et les prothèses programment. La bibliothèque n'est donc pas le lieu de travail du mécanicien des idées forcé de courir le monde, et ses *realia*. Encore nos banlieues ne bénéficient-elles pas de la frissonnante poésie des marges. Les exclus de Foucault — lépreux, criminels, meurtriers, invertis et fous — remuent de profonds courants émotionnels (angoisse, effroi, pitié). L'hôpital, la prison, le bagne, l'asile, sont plus exotiques ou envoûtants que l'automobile, la photo numérique ou les codes-barres. Cela dit, un médiologue et un foucauldien ont un adversaire en commun, l'intériorité. Mais le premier opérera sur un matériau trivial, aggravé par une institution médiatrice forcément vieillotte. L'optique Foucault, axée sur les subjectivations, ne fait pas le point sur l'objet. Elle focalise sur ce que leurs idées font aux hommes, et nous, sur ce que nos outils font à nos idées. Nous, nos leçons de ténèbres sont des *leçons de choses*.

Avec son goût du document, Foucault a courageusement su fouiller les dessous de l'histoire (règlements, lettres de cachet, libelles), plonger dans l'imbroglie des témoignages anonymes. Mais le chatouillement infini des signes lui a escamoté l'épaisseur du monde, son intendance, son cambouis, ses matériaux, ses lieux de production, ses moyens de transport. Comme cela se voit dans ce passage de *L'Archéologie du savoir* où, en analysant l'objet-livre, il en évacue aussitôt les aspects matériels et formels qui font sa spécificité (le support souple, le pli, le dos, la couture, ainsi que ses modes de fabrication et de diffusion) pour l'insérer dans « un champ complexe de discours ». Le matérialiste fait dans le médiocre et le minimal : il va du textuel au textuel, des discours aux parcours, et pense épaisseur plus que profondeur.

Affaire de génération. Nul ne peut sauter par-dessus son temps — ni sa propre biographie. À l'âge où la linguistique devenait la reine des sciences humaines, à l'ère du soupçon et de l'interprétation, Foucault grandit dans la sémantique et l'intertextuel. « Je suis un malade du langage », confessait-il lucidement. Les grands événements de sa jeunesse, qui fut préservée, ce furent des lectures à tête reposée — Blanchot, Chateaubriand, Heidegger, Nietzsche. « Mon livre sur les signes » — c'est ainsi qu'il parlait des *Mots et les Choses*. L'effacement des énoncés du savoir éclipsant à ses yeux les agissements du croire, il a poursuivi sur sa lancée l'histoire des sciences et des doctrines. « Je ne suis pas arrivé dans le savoir, j'ai toujours été dedans ; j'y ai barboté. » C'est encore « mon thème général, ce n'est pas la société, c'est le discours vrai-faux ». De fait, c'est par ricochet, remontant aux conditions d'apparition d'un domaine scientifique, comme la folie ou la maladie, qui aborde ou effleure une situation économique et sociale, et les institutions juridico-politiques l'intéresse avant tout en tant que matrices d'une formation discursive possible — psychiatrie ou anatomie pathologique.

Parenthèse personnelle. Le *point d'attaque* d'une démarche intellectuelle — *épistémè* ici, *praxis* là — ne se choisit pas sur catalogue. Les hasards de l'entrée en scène décident à notre place. Laissons l'outrecuidance de nos vies parallèles, mais ce qu'il dit de son travail — « chacun de mes livres représente une partie de mon histoire » — vaut pour tous. Je n'ai pas mûri avec l'affaire Lyssenko, mais avec la guerre d'Algérie. Mes expériences fondatrices, j'entends par là celles qui font sortir de l'adolescence, ne furent pas des lectures, mais des violences, exercées ou subies, et pas précisément entre les lignes. La cordillère des Andes a d'autres inconvénients que la fondation Thiers. Et « ma rencontre marquante », à vingt et un ans, ne fut pas Merleau-Ponty, mais un mineur d'étain de Bolivie. Je n'ai pas travaillé quelques mois dans un hôpital psychiatrique, mais chez les cultivateurs de café de la sierra Maestra. Quand, encore jeune, un savant veut réfléchir sur le savoir, son premier tremplin sera un éventail d'*énoncés*, et, *via* l'analyse de différentes formations discursives, il débouchera sur une *histoire de la raison*. Quand un militant, déjà un peu vieux, se met à réfléchir sur la militance (qu'est-ce qui fait courir les hommes d'action, et non qu'est-ce qui fait la discursivité des hommes de discours), son premier objet est un ensemble de *conduites*, et *via* l'analyse de différents groupes organisés, il débouchera sur une *histoire de la croyance*. Les règles de cohésion propres à ce que j'ai appelé la raison politique — à quelles conditions un groupe humain peut-il acquérir organicité et pérennité ? — sont une chose, les règles de formation d'énoncés jugés à un moment donné recevables et consistants en sont une autre. Et si le *faire* pouvait se déduire du *penser*, l'humanité aurait depuis longtemps rompu, après trois mille ans d'exercices logiques et scientifiques, avec le conte plein de bruit et de fureur récité par un idiot. Il n'y a pas apparence.

C'est un style que j'ai plaisir à saluer. Michel avait du chien, et je garde le meilleur souvenir de son accueil gentillesse, dans les années 1970 et 1980. C'était quelqu'un de généreux, et de bonne humeur. Un lumineux, gestes vifs, regard clair, rire métallique, à l'agressivité joyeuse. On devinait l'ascèse sous le bronzage, et tout ce qu'un tel dégagé avait dû requérir d'efforts intimes et de sculpture de soi chez un tempérament plutôt sombre et dépressif. Car sa vie aussi fut stylée, non moins que son œuvre. Celle-ci demeure délectable, et son intelligence sensorielle des textes, quasi physique, communique un plaisir du même ordre. Saluons l'alliage du souple, du spiralant et du caressant avec le pointilleux, le capillaire et l'infinitésimal, métissage singulier auquel entraînent l'étude de cas et une certaine esthétisation des archives. Foucault, scrupuleux lyrique, est un fresquiste et un miniaturiste. Il décrit les enlacements du pouvoir et du savoir en conciliant largeur de vue et microscope. C'est insolite, et séduisant, le logicien musicien. À l'inverse de Deleuze, adepte du gâteau sec, ce maillage serré ne l'a pas toujours exonéré des beurrades universitaires (l'écrivain contracte — l'exception Proust confirmant la règle —, le professeur délaye ses prolixités précieuses et précautions oratoires (même s'il y a de l'ironie dans les longuets, précautionneux et sinueux préambules de ses conférences et entretiens destinés à montrer qu'il est un moins que rien, u

tâtonnant apprenti, un analphabète ayant tout à apprendre du journaliste qui l'interviewe ou de l'assistant qui l'écoute). ~~Les Mots et les Choses comme L'Archéologie du savoir allient une charpente osseuse à Canguilhem et des terminaisons nerveuses à la Jankélévitch. Le style ne vaut pas preuve, et je résiste rarement à la tentation, dans cette rubrique et seulement là, de redouter les pensées trop belles pour être vraies. Mais comment résister à la serpentine flexibilité d'une description empathique qui soudain se dresse sur ses ergots. Foucault aimait à dire qu'il était « un marchand d'instruments, un indicateur d'objectifs, un cartographe, un armurier... Tout sauf un écrivain. » Je dois avoir un poil dans la main : c'est le critique d'art et l'esthète que j'admire en lui. Il me semble à son meilleur devant un Vélasquez, une pièce de Boulez ou de Barraqué, un Wiaz, un Fromanger ou un Duras. « Michael Lonsdale a en lui une espèce d'épaisseur de brouillard. Notation de romancier : comment mieux cerner le charme imprécis de cet acteur ?~~

Revenons au littéraire. Foucault, à distance, c'est un peu notre Bergson, le col dur en moins, révolutionnaire des mœurs oblige. Ce philosophe au grand style, nous l'avons oublié, reçut en 1928 le prix Nobel de littérature, que Foucault eût bien mérité. Les deux professeurs au Collège de France occupent une place assez voisine dans notre esprit public : à cheval entre la clôture universitaire et le beau monde, entre la thèse et l'essai, le savant et l'écrivain. Il y eut ici et là une œuvre, et autour, un air du temps ; une parole et une rumeur ; un chercheur et une coqueluche. Et la vogue déborda, vers 1920, sur les demoiselles, les colonels et les industriels, comme, aujourd'hui, cela déborde sur les communicants et les compétitifs. « Dans notre jeunesse, raconte Jacques Monod, on ne pouvait espérer réussir au bachot à moins d'avoir lu *L'Évolution créatrice*. Grâce à son style séduisant, une dialectique métaphysique dépourvue de logique, mais non dépourvue de poésie, cette philosophie connaissait un immense succès. » Aujourd'hui, le « Que sais-je » sur Michel Foucault est le *vade-mecum* de l'étudiant aux normes, et la bousculade des colloques, tout aussi spontanée. Ce phénomène de mode a intuitionné une prouesse. Comme Bergson, en son temps, a réconcilié le *spiritualisme*, courant social dominant, avec l'*évolutionnisme*, nouveauté scientifique dérangeante, on pourrait dire de Foucault qu'il a réconcilié l'*individualisme libertaire*, climat social dominant, avec le *structuralisme*, nouveauté intellectuelle dérangeante. Appellations par trop convenues et qu'il eût d'évidence récusées.

Soyons plus précis : il a fusionné l'huile et l'eau, soit l'éthique des plaisirs et une philosophie du concept. La construction de soi et la disparition du sujet. L'égotisme esthète et l'épistémologie. Ce qu'on fête est chaque reprise une bonne surprise, une rencontre imprévue, à savoir une inversion des cartes déjà sur la table, mais qui n'oblige pas à changer de jeu, ni de table. Bergson donne ses titres darwiniens au *Sermon sur la montagne*, et réinscrit le vivant dans une mystique chrétienne. Foucault, sur la fin de sa vie, moyennant une réinterprétation des sagesses grecques, donne ses titres de créance historique à l'hédonisme ambiant. Source chrétienne contre source nietzschéenne. Ils ont chacun leur tête de Turc : Kant pour Bergson, Marx pour Foucault (dont on peut dire qu'il fonctionna vingt ans durant à la haine du marxisme, étendue par extrapolation à tous les discours de la totalité, de Hegel à Sartre). Conjurer l'abstraction, dit Bergson, par l'intuition, seule façon de ne pas manquer le réel. Conjurer la synthèse, dit Foucault, par la microphysique, seule façon de ne pas manquer le pouvoir. Le jeu des places est tête-bêche. Simplicité et totalité sont chez le premier des termes positifs, associés aux vertus de l'immédiat. Mais négatifs chez le second, associés qui sont à l'oppressif. Foucault a positivé la notion de pouvoir en l'arrachant à la tradition (unité, centre, expansion), qui en fait le porteur de l'interdit et du négatif. Mais elle en devient du coup une notion buvable qui boit l'ensemble du paysage. On pourrait parler, si l'on ne craignait le néologisme, d'une vision « pouvoiriste » du monde, comme on parle pour l'autre d'une vision vitaliste. Immédiate, illimitée, protéiforme, couvrant l'infini domaine des relations stratégiques visant à la conduite des autres, la catégorie ontologique de *pouvoir* revêt la fonction séminale et dévorante que Bergson accorde à la *durée*. Bergson *vitalise* la mémoire, la mystique, l'expérience, la société. L'évolution créatrice est chez lui au principe de

tout, en lutte perpétuelle contre ce qui la nie, la matière. Foucault *politise* le corps, le coït, la psychiatrie, l'internement, la délinquance — en jugeant les ouvriers « bourgeois » au vu de leur lamentable propension à condamner le viol, le vol et le meurtre. Tout est politique, dit le second, qui prête à la volonté de savoir les ruses perverses de la volonté de puissance. Il révèle ce qu'on ne savait pas encore (« c'est la politique qui est venue vers moi, ou plutôt qui a repris son bien là où elle ne savait pas qu'il était »). L'école, la caserne, l'usine, la prison, « c'est au fond la structure du pouvoir propre à ces institutions qui est exactement la même ». Qu'est-ce que le pouvoir, à ses yeux ? Tout ce qui normalise les individus. Pas de maison, à la limite, qui ne soit de correction, pas d'institution qui ne soit poseuse de savoir, peut-être, mais d'abord de contraintes (et non pas de repères ou de continuité). L'institution est chez lui le contraire de la liberté. C'est à nos yeux le support. On comprend pourquoi la vogue néolibérale, qui remplace partout l'institution par l'entreprise, a fait de lui la Loi et les prophètes.

C'est justice, en un sens. Dans nos pays de prospérité, là où les métiers de la séduction ont éclipsé les anciennes productions matérielles, Foucault est fondé à devenir *le* philosophe officiel. En prendre acte n'est rien de désobligeant. D'abord, parce qu'il en faut bien un. Ensuite, parce que lui au moins n'a pas volé cette apothéose, il n'occupe pas le poste à la légère (le milieu agit en connaissance de cause). Inceivable ironie de l'histoire. Comme on recrute les militaires dans le civil, on fabrique l'orthodoxie du jour avec les dissidences de la veille. La contre-culture des années 1960 nous sert désormais de mètre étalon. Le penseur des marges illumine les centres, droit et gauche. Celui qui dénonçait partout les relations de pouvoir occultées, qui rêvait d'inventer de nouvelles subjectivités résistantes pour faire pièce aux gouvernementalismes piègeurs et aux sociétés de contrôle, s'amuserait sans doute de voir à présent ses meilleurs disciples dans les ministères, au Medef, en entreprise, dans tous les postes de contrôle où se distribuent subventions, crédits, honneurs, privilèges, espaces et créneaux. Le tête-à-queue des académismes, c'est le vieux train du monde. Demain sans doute, les subversifs les plus soupçonneux se retrouveront membre de l'Institut. Les indociles qui ont de l'avance, comme Robbe-Grillet, aussi décalé par rapport à son bocal à quatre-vingts ans qu'à quarante, ne sont trompés d'ailleurs pas : nos maîtres-censeurs pardonneront tout à un zigoto, sauf la Coupole, qui fait plus de trop désordre.

Qu'est-ce qu'un penseur officiel ? Ce n'est pas un songe-creux que les ministères imposent à coups de décrets et cérémonies (et moins encore quand l'État s'efface). C'est un opérateur *fonctionnel* qui, ayant codifié le programme de son époque, se trouve en mesure de répondre aux besoins de sens et de cohérence de ses voisins de palier. La tribu alors se mire dans son totem, qui lui renvoie le reflet intellectualisé, à la fois pathétisé et affiné, des questions que lui pose sa vie quotidienne. Il cartographie un climat, soulage une inquiétude. Dans une société médiévale qui marche au péché originel et serine chaque jour à ses membres « tu as une âme et tu dois la sauver », fonctionnel, utile, fêté sera l'évêque, le confesseur, quiconque a accès aux secrets de l'opération salut. Dans une société postindustrielle qui marche à la libido individuelle, affiche sur tous les murs et écrans quelque chose comme « tu as un corps et tu dois en jouir, pourvu que ton psyché se libère », fonctionnel, utile, fêté sera le thérapeute, le savant libéré qui connaît les secrets du jour et de ses répressions (y compris freudiennes). Ce n'est plus dans les écoles cathédrales ni à l'Académie des sciences morales et politiques qu'on ira alors chercher nos sauveteurs attitrés. Mieux vaut être, en démocratie, d'opinion, l'intellectuel organique de grands journaux d'opinion que de l'épiscopat ou du Commissariat général. Le support, en ce cas, est l'organisateur collectif de l'autorité symbolique, à condition, bien sûr, que le *consommateur s'y retrouve*.

Officiel est le non-dépaysant. Entrez dans une librairie anglo-saxonne : la « *me literature* » occupe la moitié des rayonnages. Notre culture met au pinacle le plaisir sexuel. Consacrez-vous à une histoire de sexualité et à une remise en perspective des éthiques du savoir-jouir, en déclarant à un hebdo que le meilleur mauvais but pour un individu est de « majorer la quantité de plaisir dont il est capable dans son existence ».

vous augmenterez vos chances de ne pas passer à la trappe. Ajoutez qu'il est temps d'érotiser le savoir, on n'en a pas besoin. ~~vous en voudra pas vraiment.~~ Notre bonne société marchande abhorre l'apparatchik et le dogmatique, la réglementation et « les grands récits » messianiques. Faites une critique acerbe de l'État, des partis et des « vieux schémas sclérosés », cela ne fâchera pas la nouvelle société de concurrence. L'ordre moral d'aujourd'hui, c'est l'anti-institutionnel. Foucault fixait le rétroviseur : l'école, la prison, le tribunal, l'université, l'archevêché, les repoussoirs du libertaire de tradition. Pour forcer les verrous du moment actuel et de ses véritables centres d'aiguillage — accéder aux méandres d'une rédaction en chef télévisuelle ou d'un comité international de normalisation numérique, par exemple —, il faut rafraîchir l'arsenal. À une époque où les pouvoirs effectifs s'appréhendent en anti- ou en contre-pouvoirs, où l'inculcation se faufile en information, la censure, en liberté d'expression, et la normalisation, en dérision, le théâtre étatique est devenu un leurre, et pour nos clercs en fonction, un alibi. « Nommer et révoquer » — la classique prérogative régaliennne ne survit qu'à la condition de respecter les climatiseurs du temps d'antenne et des têtes de gondole.

Le protestataire de 68 se retrouve, trente ans après, du côté du manche, c'est-à-dire des grands médias - pouvoir sans contre-pouvoir, sans droit de réponse ni recours administratif possible. Maître du pensable, du dicible et de l'imaginable, l'autorité éditoriale, clergé patelin, mais féroce, sert sa propre cause en encensant l'intellectuel spécifique qui, pour traquer les ombres du passé, avait pris le nouveau premier pouvoir pour coéquipier politique et vecteur d'influence. Alliance peut-être salutaire, ou inévitable, puisque avec l'accélération et l'élargissement des circuits symboliques, jamais les chemins n'auront été plus courts entre l'inventeur et son singe. Nos snobismes de masse aidant, ne suffit-il pas d'une année ou deux pour qu'une hypothèse novatrice s'entropise en cliché (« le savoir, c'est le pouvoir ») ?

« Chaque époque a ses flatteurs, remarquait Bernanos. Elle les appelle en général ses maîtres. » Foucault, c'est sa vaillance et son originalité, n'a pas couru après cette maîtrise, en calculateur ou en cynique. Il avait l'oreille absolue. La mélodie du temps infusait en lui. Il ne marchait pas au pas. C'est l'époque qui l'a rattrapé, quand la marée antiautoritaire a tiré à la surface les objets incongrus et un peu glauques que le scaphandre sous sa cloche tentait d'éclairer, entre sable et rocher, à un moment où ils ne faisaient pas florès : la prison, la délinquance, l'asile, le fou. En quelque vingt ans — 1950-1970 —, les bas-fonds de l'enquête sociale furent érigés en hauts lieux philosophiques par une cléricature orpheline de ses anciens messies et pèlerinages. Par un contre-effet de bascule, replongèrent dans le noir — en même temps que la famille, l'atelier, l'usine, la ferme — les ci-devant « travailleurs des villes et des campagnes », assignés par le radical chic à la condition de beauf (pour ne rien dire des malheureux « inspecteurs du travail », deux mots, de nombreuses offenses). Foucault, ouvert aux requêtes ambiantes et qui captait les ultrasons, a poussé l'osmose avec les minorités montantes et bientôt dominantes jusqu'à une forme d'exemplarité sacrificielle.

La France reste loin derrière l'Italie et l'Espagne pour la fourniture de bons dossiers à la Congrégation romaine des causes des saints : nous comptons trois fois moins de béatifiés que nos voisins catholiques. Le pays se rattrape sur les « intellectuels libres » (antonimes : « les intellectuels aux ordres »), ces figures tutélaires aptes à réconcilier à titre posthume les attardés du *in* avec le *off* d'hier. Le ton édifiant des suppléments spéciaux, la ferveur des hagiographies, la religiosité des *ipsissima verba* (bribes, boutades, lambeaux d'interview), le récit de l'agonie exemplaire, les témoignages des fidèles (hiérarchisés conformément à la tradition, entre adoubés, entrevus ou simplement mentionnés) esquissent sous nos yeux la réplique postmoderne, pilosité en moins, d'un Padre Pio des officiers de la culture. Ces dévotions communautaires confirment qu'aucune catégorie sociale, pour affranchie qu'elle soit, n'échappe au besoin de grands intercesseurs : les cathos avaient l'abbé Pierre ; les bouddhistes, le dalai-lama ; les Latinos, Che Guevara. Pourquoi se priver, à notre tour ?

L'adaptation a ses contraintes. Être à tu et à toi avec l'air du temps oblige à en assumer, avec le meilleur,

moins bon. Pour la période considérée : les hallucinations du maoïsme maison. C'est une fatalité. Tout passe comme si un penseur, quel qu'il soit, dont les travaux ont fait date, était tenu de passer la seconde moitié de sa vie à répondre par la bande aux accusations suscitées par la première ; et souvent, par là même, à défaire ce qu'il a fait. Réputé structuraliste et renégat, apôtre du synchrone contre le diachronique, l'auteur dandy des *Mots et les Choses* avait été bientôt stigmatisé comme réactionnaire par tous les sartriens marxistes du cru, détournant les jeunes de l'engagement politique, dernier rempart de la bourgeoisie, et de la culture. Ces clichés, à distance, font sourire. Ils ont dû faire assez mal au jeune paria du Quartier latin marxisant pour qu'il en rajoute sur le rouge, après mai 1968. Pour qu'il en vienne, en pleine maturité, à discuter gravement avec Benny Lévy des « formes que doit prendre la justice sous la dictature du prolétariat » ; à opposer aux arguments sentis et pondérés de Chomsky sur la nécessité de la règle et le sentiment universel du juste et de l'injuste une apologie de Mao et des barbaries de classe, fussent-elles féroces ; à décrire les luttes de Résistance et de la collaboration en termes de pouvoir et d'érotisme sans un mot sur le fait ni le sentiment national, qui, semble-t-il, sévissaient encore dans la France occupée. Telle était, à Paris, la lévitatio ultragauche à un moment où le gouvernement Chaban-Delmas incarnait « un régime qui nous maintient tous dans un univers concentrationnaire » ; où la « répression » des autonomes italiens par la main communiste de Bologne se qualifiait de « fasciste » ; où une révolte de détenus à Fleury-Mérogis signalait une nouvelle zone des tempêtes ; une distribution de tracts boulevard des Capucines, un front rouge ouvert sur les arrières de l'ennemi ; et une nuit au poste, une traversée du Goulag. Se retournant sur ces effervescences héroïcomiques, dont Claude Mauriac se fit le Saint-Simon et Maurice Clavel le Pascal, tout porte à croire qu'il avait vécu plus longtemps, que notre ami les aurait évoquées sur ses vieux jours à la façon de Barrès et du boulangisme de sa jeunesse. Le maoïsme intellectuellement terrorisant des années Pompidou n'est-il pas devenu à peu près aussi folklorique à nos yeux que les trois couleurs à la Déroulède du brave général ? « Je ne vais pas raconter le boulangisme. Je me suis tant amusé ! Il y avait bien de la fantaisie, de la jeunesse, l'idée d'embêter le pion, le philistin, les grandes personnes. » Le peu que j'ai connu de ces sympathiques gamineries m'inspire, dois-je l'avouer, le sentiment légèrement honteux du soufflé ou du pastiche, comme lors de ce aller-retour en groupe Paris-Madrid, un jour de 1975, initiative modeste et fort louable transmuée par ces récents hagiographes en « opération commando ». Le propos était de rendre public sur place un manifeste contre d'infâmes condamnations à mort prononcées par Franco. La rumeur auréola aussitôt les premiers chevaliers des droits de l'homme : 20 sur 20 aux trompe-la-mort. Giscard n'avait-il pas joué, peu avant, de l'accordéon à la télé pour se faire élire du bon peuple ? Ce poisson-pilote était dans le toc comme dans son élément. C'est le job du politique, illusionniste par obligation. Ce n'est pas celui du philosophe, briseur de rêves professionnel. À chacun son métier.

Foucault le passionné aurait-il été trop envahi par les spectres persécuteurs de Sartre et de Marx, au point de jeter le bébé matérialiste et matiériste avec l'eau du bain freudo-marxiste ? En donnant à la contre-révolution privatisante les prestiges du transgressif ? Prisonnier de ses phobies franco-françaises, otage-ido de l'effet-écho (« on en cause, donc c'est sérieux, donc il faut en causer »), il est à craindre qu'un certain appétit de revanche idéologique ne l'ait poussé à confondre les places du fort et du faible. Pas d'entrée de Pinochet dans l'index des noms de *Dits et écrits*, mais une pour Jaruzelski. Dans l'échelle de la barbarie, le rapport fut pourtant d'un à mille. Concentrer ses coups sur l'Union soviétique moribonde, sans rien dire, ou presque, de l'Amérique, le seul empire montant : effet d'osmose avec l'intelligentsia locale. On se demande aussi si l'idée de discontinuité dans l'histoire des idées ne lui a pas occulté les invariants de l'être-ensemble, dont la dénégation engendre beaucoup d'extrémismes inutiles et d'espérances déçues. « Toutes mes analyses écrit-il, vont contre l'idée de nécessités universelles dans l'existence humaine. » C'est un grand privilège que de vivre et travailler dans les interstices libérés du G8, parmi les *happy few* pour qui le Sud c'est Tanger et Hammamet, plus un séminaire épisodique à l'université de São Paulo. Gardons-nous de trop abuser de

cadeau des dieux. Il expose à prendre Berkeley ou Vincennes pour l'axe du devenir humain, et l'agenda de San Francisco pour celui de cinq milliards d'individus. Peu prémonitoire pronostic, en 1967 : « L'humanité commence à découvrir qu'elle peut fonctionner sans mythes. » Où débute et finit cette humanité intégralement rationnelle ? Europe plus Québec ? Ce serait alors une variante continentale du « toutes les Anglaises sont rousses ». « J'écris pour des utilisateurs, non pour des lecteurs » ? Hélas, la boîte à outils que nous a léguée semble proprement inutilisable pour démonter un univers extra-européen, nord-américain inclus, où la question du *nous* revient en force, et où flambent dans tous les azimuts les mythes et la convocation religieux. Inactualité de Foucault.

Où bat le cœur des choses, par les temps qui courent ? Au carrefour intrigant des traditions et des innovations. Là où les biotechs rencontrent le Décalogue, où le cellulaire et le Dieu unique font court-circuit. Au croisement du techno et du sacré. Dans la reviviscence du local par le mondial. Dans « l'effort de jogging » du progrès scientifique. Dans l'insurrection des archaïsmes suscitée et entretenue par l'arasement moderniste des marqueurs d'appartenance. L'espace-temps où nous sommes entrés, en dehors d'une petite portion du Vieux Monde peu représentative, semble façonné par deux séries de surprises : le grand bouleversement technique et le retour de flamme des mémoires. Inattendu, le monde où l'on peut se rendre physiquement de Hambourg à Boston en quelques heures et où Internet unit instantanément et gratuitement New York à Shanghai. Inattendu, ce même monde hyperconnecté où l'on est d'abord, et de plus en plus, juif, breton, musulman, indien ou kabyle. Le phénomène identitaire et religieux, Foucault l'aborde *in fine* que par le biais moralisant du christianisme dans ses rapports avec le sexe. Quant au fait technique, il est chez lui immatériel et non machinique, euphémisé en procédés d'interprétation des textes et des modalités du gouvernement de soi. S'il a négligé ces deux *trends* caractéristiques, *a fortiori* leur interaction ne pouvait le retenir. Résultat : le grand vent souffle par les trous de sa grille de lecture, même si le style fait paravent. Les zones névralgiques du XXI<sup>e</sup> siècle se sont installées dans les angles morts de ce très sûr anticongrès : croyance, biologie, *high-tech*, médias, télé, identité, religion, ethnies, communication. Toutes entrées absentes de l'index des *Dits et écrits*. Les rubriques les plus fournies — structure, sexualité, science, existence, discours, vérité — continueront d'alimenter nos diplômes, cours et thèses en vase clos puisque tels sont nos cultes domestiques. Certes, aucun système de pensée, aucune société, aucune construction n'est panoptique. Chaque travail intellectuel a son cache, et sans sa moitié d'ombre ne pourra éclairer son secteur propre. Éternel est ce jeu de cache-cache, entre une époque et la suivante, un continent et un autre. Ce qu'un certain habitat s'accorde, à tel instant, à tenir pour le plus réel, nourrira débats, articles, livres et conférences de ce même habitat : l'homoparentalité, le cannabis, la place de la psychanalyse dans les soins médicaux, la diététique et l'obésité, etc. Mais ce réel soie et cachemire, le nôtre, même s'il miroite aux quatre coins du monde développé, n'est pas *le* réel le plus probable. Pour l'heure, sur l'échiquier de nos études universitaires, un médiologue trouve plus de plaisir et de profit à travailler les cases faibles. Aux côtés et dans le sillage de maîtres qu'il vaut la peine de piller, détourner ou exploiter parce qu'ils peuvent servir de bouées dans la traversée du grand large : Michel Serres, Leroi-Gourhan et Pierre Legendre, Lévi-Strauss et Umberto Eco, Muglioni, Derrida et Dagobert — pour citer quelques-uns des moniteurs qui nous aident à nager loin des côtes. Nos pères appartiennent à différentes familles, parfois hostiles. Certains sont célèbres, d'autres moins. Mais qu'importe l'aura médiatique aux médiologues, s'ils savent bien qu'à vue humaine ils ne seront jamais dans le bain, pour avoir la chance de penser à côté — des bassines académiques, sinon du Bassin parisien.



---

sample content of Modernes catacombes

- [click Trickster and Hero: Two Characters in the Oral and Written Traditions of the World](#)
- [click The Chess Tactics Detection Workbook](#)
- [read online \*Raw Challenge: The Stress-free Way to Losing Weight and Improving Your Diet and Health With Raw Foods\*](#)
- [read online Data Push Apps with HTML5 SSE: Pragmatic Solutions for Real-World Clients](#)
  
- <http://creativebeard.ru/freebooks/Anti-capitalism-and-Culture--Radical-Theory-and-Popular-Politics.pdf>
- <http://honareavalmusic.com/?books/Mediterranean-Vegetarian-Feasts.pdf>
- <http://kamallubana.com/?library/Raw-Challenge--The-Stress-free-Way-to-Losing-Weight-and-Improving-Your-Diet-and-Health-With-Raw-Foods.pdf>
- <http://toko-gumilar.com/books/Pillow-Pop--25-Quick-Sew-Projects-to-Brighten-Your-Space.pdf>